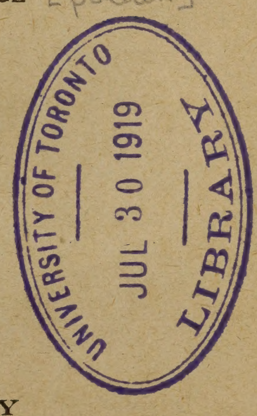
JOHANNÈS JÖRGENSEN

La Réponse du mauvais serviteur

Traduit du Danois
par
Jacques de COUSSANGE [pseud.]







BLOUD & GAY
Éditeurs
PARIS
3, rue Garancière
BARCELONE
53, calle del Bruch
1918

LA RÉPONSE

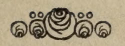
du

mauvais serviteur

JOHANNÈS JÖRGENSEN

La Réponse du mauvais serviteur

Traduit du Danois
par
Jacques de COUSSANGE



BLOUD & GAY
Éditeurs
PARIS
3, rue Garancière

BARCELONE
53, calle del Bruch
1918

La controverse que nous publions ici paraît au premier abord ne regarder qu'un journaliste danois, inconnu parmi nous, contradicteur de Johannès Jœrgensen. La raison qui nous a engagés à la traduire en français est que les objections adressées par le collaborateur de Politiken *de Copenhague à l'auteur de* la Cloche Roland *sont les mêmes qu'ailleurs on a toujours opposées à la défense et aux accusations belges. Le grand écrivain scandinave élève le débat au-dessus d'une querelle d'auteur à critique pour en faire un débat entre la Belgique dont il est l'avocat et l'Allemagne dont son adversaire n'est en réalité que le triste défenseur.*

Ce sera aussi quelque chose de nouveau pour les nombreux lecteurs que Johannès Jœrgensen a parmi nous de le voir employer l'ironie, cette arme dont il s'était déjà servi dans la Cloche Roland, *mais où elle était bientôt remplacée par la colère et l'indignation; dans la* Réponse du mauvais serviteur, *elle reste conforme à son objet, spirituelle et légère, sinon sans méchanceté pour celui contre qui elle est dirigée.*

J. de C.

PRO DOMO

C'est une tâche ingrate que de répondre à une attaque et, en général, il est plus sage de ne pas s'embarquer dans une pareille affaire. Ou l'attaque a passé inaperçue et on lui donne un retentissement qu'elle n'a pas eue; ou celui qui lit la réponse n'a pas lu l'attaque; ou enfin la réponse ne tombe pas dans les mains de celui qui a lu l'attaque.

Il y a pourtant des exceptions à cette règle pleine de sagesse. « Qui ne dit mot consent », affirme un vieux proverbe; ou du moins celui qui ne répond pas *semble* consentir. Et il y a des choses auxquelles il n'est pas permis de sembler consentir. En certains cas, c'est un devoir de parler.

Plus d'un a considéré qu'il était de son devoir de parler *pro domo sua*. Newman a écrit une « Apologie de sa vie ». Il est permis encore

davantage de prendre la parole, il est même ordonné de la prendre pour défendre ce qui est plus que maison et foyer et que bon renom. Je me trouve dans un de ces cas et c'est ce qui m'oblige à ramasser le gant qu'autrefois j'aurais laissé par terre. Il s'agit d'une attaque contre moi comme auteur de *la Cloche Roland* et contre l'*honnêteté* et la *véracité* de ce livre. Si je me taisais, ce serait me reconnaître coupable.

Je fais ici la remarque qu'il peut avoir paru, surtout en Allemagne, d'autres attaques dont je devrais m'occuper. Je n'en sais rien ; peut-être m'ont-elles été envoyées par ceux qui m'attaquaient (ce ne serait que juste), mais s'il en est ainsi, les irrégularités de la poste sont cause qu'elles ne m'ont jamais atteint. Je m'en tiens donc à ce que je possède, quelques articles de *Politiken*, signés Anker Kirkeby. Les mêmes défectuosités dans les services postaux ont fait que ces articles me sont arrivés très longtemps après leur publication, et en vérité j'avais, aussi pour cette raison, grande envie de n'y pas répondre. Mais comme me le dit un Danois demeurant à l'étranger que je consultai : « Je crois que pour l'amour de la Belgique et de la vérité vous y arriverez. Si le public en général a oublié ces articles, l'auteur, lui, ne les a pas

oubliés et les Allemands *non plus*. De telles attaques ne doivent pas rester sans réponse. »

Je donne donc la parole à mon adversaire.

*
* *

La première attaque a paru dans un feuilleton de *Politiken*, le 11 septembre 1916. M. Kirkeby y parlait de la littérature de guerre en Danemark et en particulier des derniers livres de Georg Brandes, de Karl Larsen et de Kristoffer Nyrop sur la guerre. Tandis que les deux premiers ont toute la sympathie de M. Kirkeby, il fait quelques critiques à l'adresse de M. Nyrop. Il insinue « qu'ici et là Nyrop s'est laissé entraîner par l'enthousiasme avec lequel les lecteurs ont reçu ses publications » (comme si le jugement sur la guerre de ce grand savant pouvait être influencé par les applaudissements du public) et il lui reproche « d'avoir maintes fois laissé troubler son calme jugement par son cœur afin d'atteindre plus vite son but ». Le calme M. Kirkeby cite comme exemple de jugement ainsi troublé par le cœur « l'exagération avec laquelle il (M. Nyrop) dépeint la cathédrale de Reims qui serait, d'après lui, détruite de fond en comble » ce qui, pour M. Kirkeby, n'est pas le cas. « Même le rapport français dû à des experts

auquel M. Nyrop se réfère assure qu'il n'y a de détruit *que* le toit, une petite tour du milieu et quelques sculptures. Les photographies de l'église qui sont publiées par les Français et les Anglais fortifient l'impression qu'ont eue des visiteurs danois qu'une restauration complète est possible ».

Je me suis permis de souligner le mot *que* dans le discours consolant du pasteur Kirkeby. *Que* le toit, une petite tour du milieu (une *toute* petite tour du milieu) et aussi « quelques sculptures ». C'est naturellement regrettable (avoue M. Kirkeby un peu plus loin) « que par suite des nécessités de la guerre le toit de plomb de l'église ait fondu et que la tête de quelques statues de saints aient été coupées. Mais précédemment le monde s'est consolé de la perte de ses sept chefs-d'œuvre » (sans doute veut-il dire des Sept Merveilles).

M. Kirkeby se console rapidement, ce n'est pas lui que l'on trouvera pleurant devant le mur des lamentations à Jérusalem. Dans le cas où 1807 (ce dont Dieu nous préserve !) viendrait à se répéter pour Copenhague, où Notre-Dame serait détruite une seconde fois, l'ennemi dont le feu aurait réduit en ruines l'église principale du Danemark pourrait citer triomphalement ce qu'un Danois a écrit sur Notre-Dame de Reims : « Naturellement il est regrettable que par suite des néces-

sités de la guerre le toit de plomb (de cuivre ait fondu et que la tête de quelques statues de saints (apôtres) aient été coupées, mais... », etc... Et si M. Nyrop, fidèle à son habitude, se laisse entraîner par son cœur à des exagérations, s'il dit que Notre-Dame est « détruite de fond en comble », quelque M. Kirckebü allemand viendra, souriant, la chronique de M. Kirkeby à la main, montrer « qu'une restauration totale est parfaitement possible! » En particulier on trouvera bien vite un Thorvaldsen (1) « pour mettre des bras, des jambes et des nez au Christ et aux douze apôtres, comme à Reims il sera très facile de restaurer « le sourire de Reims » et tout le peuple de statues qui couvraient la façade et le porche de la cathédrale. « Le rapport des experts français » auquel se réfère M. Kirkeby avec tant de sécurité est certainement d'un autre avis. « On peut mettre un autre toit sur le monument », est-il dit, « on peut reconstruire les murs, mais on ne refera jamais les sculptures, et la cathédrale portera toujours la trace d'un vandalisme qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer. »

(1) Lorsqu'on reconstruisit Notre-Dame de Copenhague, après le bombardement anglais de 1807, elle fut ornée des statues du Christ ressuscité et des apôtres par Thorvaldsen. Note du traducteur).

On ne refera jamais les sculptures. M. Kirkeby se garde bien de transcrire cette phrase. Mais, en vérité, pourquoi s'en garde-t-il? Quelle valeur ont pour lui les Sept Merveilles du monde si les Allemands peuvent conduire leur guerre avec succès? Car, que ce soit là sa véritable pensée, il le trahit pendant que, de son mieux, il reproche au professeur Nyrop de n'avoir pas, « même par un seul mot, fait connaître les regrets que ce malheur a suscités en Allemagne ». Et réellement, qu'étaient-ce que ces regrets? M. Kirkeby citera seulement Wilhelm Worringer qui a écrit dans *Kunst und Künstler* : « Du côté allemand on ne doit pas aujourd'hui parler de la beauté de la cathédrale de Reims ni de la grande peine qu'a causée en Allemagne le dommage qui lui a été fait, aussi longtemps qu'il n'a pas été clairement constaté; il n'y a pas d'œuvre d'art étrangère ou même allemande, si grande et si splendide qu'elle soit, qu'aujourd'hui, avec douleur, mais aussi sans hésitation, nous ne soyons capables de sacrifier si c'était le prix dont il nous fallût payer la vie d'une poignée de soldats allemands ».

Si c'est là une expression typique des regrets allemands, qu'il semble bien que ce soit, M. Kirkeby doit vraiment être reconnaissant à M. Nyrop

de ne pas l'avoir citée. Il est probable que M. Kirkeby trouve touchant et héroïque que l'Allemagne veuille sacrifier les chefs-d'œuvre..... des autres pour défendre la vie de ses soldats! Du reste, c'est le contraire qu'a eu pour effet le bombardement de Reims; si les Français n'avaient pas sauvé les blessés allemands et ne les avaient transportés hors de l'église, ils eussent tous été brûlés. A nous autres, les regrets de M. Wilhelm Worringer rappellent trop les larmes de Tœk sur le bûcher de Balder (1).

*
* *

Le professeur Nyrop est d'ailleurs homme à donner son paquet à M. Kirkeby, s'il trouve que cela en vaille la peine. Je ne m'occuperai que d'une partie de la chronique de M. Kirkeby pour montrer que l'attaque contre *la Cloche Ro-*

(1) Balder était, dans la mythologie scandinave, le dieu de la lumière, de la beauté et de la bonté. Quand il mourut, Hel, la mort, promit, si toutes les choses animées et inanimées le pleuraient, de le laisser retourner parmi les dieux; ceux-ci envoyèrent donc dans le monde des messagers et il n'y eut rien, hommes, plantes ou minéraux, qui ne s'engageât à verser des larmes; mais en revenant, ils rencontrèrent une géante, Tœk, qui promit de pleurer des larmes sèches (des étincelles de feu); elle seule fut cause que Hel garda sa proie. (Note du traducteur.)

land fait partie de tout un système et que M. Kirkeby n'a égard à personne. Avec moi, il fait encore moins de façons qu'avec M. Nyrop dont « la clarté scientifique, célèbre dans le monde entier », et la « délicate humanité » l'obligent à montrer quelque respect. Après avoir loué Georg Brandes « qui a eu tout le temps pour but d'expliquer les torts et de frayer la voie à la compréhension mutuelle » (ce qui du reste lui a assez mal réussi), il dit de moi :

« C'est un but tout différent qu'a poursuivi un autre écrivain danois, Johannès Joergensen qui, dans *la Cloche Roland*, ne fait que répandre de nouveau l'huile sur le feu de la haine ; en déformant les faits, son livre cherche à semer la colère et la discorde. Il fait l'effet d'une science de camelote ravaudée par une gouvernante hargneuse et hélas ! il a été lu en Danemark par des Madames hystériques dans dix-neuf éditions. »

Lorsque le lendemain, dans *Politiken*, l'éditeur de *la Cloche Roland* demanda raison à M. Kirkeby de ses « injures grossières parfaitement injustifiées contre Johannès Joergensen et son livre », M. Kirkeby répondit que j'avais certainement une excuse dans mon humeur lyrique, facile à émouvoir, et que sous l'effet de la guerre, je devais avoir été influencé par les

Belges, mais que M. Kirkeby n'en était pas moins « tenté d'appeler *la Cloche Roland*, dangereuse pour le pays ». Et avec le plus grand sérieux il concluait :

« Non que l'on puisse penser qu'il veuille mettre en danger la neutralité du Danemark, mais parce que, avec son ton passionné et les faits qu'il présente en les déformant, il peut pousser des lecteurs sans critique à prendre parti violemment dans le plus grand conflit du monde, conflit trop sérieux, trop effrayant pour être tranché par des sornettes. »

Cette accusation répétée de me servir de faits déformés, même de « sornettes », était si grossière que je ne pouvais plus faire défaut. Après un mois de retard, les numéros de *Politiken* contenant les articles de M. Kirkeby me parvinrent et j'écrivis la réponse suivante :

Assise, le 14 octobre 1916

Un paquet de journaux qui me viennent de Danemark m'apporte deux exemplaires de *Politiken* des 11 et 12 septembre. Les deux numéros contiennent des articles de M. Anker Kirkeby qui parle de *la Cloche Roland*. Dans le premier, M. Kirkeby déclare que mon

livre a pour but, en déformant les faits, de répandre la haine et la discorde. Dans le second article il m'accuse encore de travailler sur des « faits déformés ».

La manière d'écrire de M. Kirkeby ne donne pas envie d'entrer en discussion avec lui. C'est pourtant un organe tenant de près au gouvernement danois qui a publié ses articles; ils prennent par là une importance qu'ils n'auraient pas sans cela. Je ne souhaite pas discuter mes « intentions » avec M. Kirkeby ; il s'agit là que chacun comprenne ce qu'il a la capacité de comprendre. Mais je n'ai pas le droit de me taire au sujet de l'accusation portée contre moi de m'être appuyé sur des faits déformés.

J'invite donc M. Anker Kirkeby à prouver publiquement ce dont il m'accuse publiquement, c'est-à-dire *de m'être servi dans la Cloche Roland de faits déformés.*

JOHANNES JOERGENSEN

J'envoyai ces lignes au *National Tidende* qui les publia. Il se passa alors plusieurs mois sans que je susse rien de la chose ; je pensais que M. Kirkeby, comme il l'aurait dû, avait préféré se taire. Cependant, le 12 juin 1917, je reçus une lettre de la rédaction du *National Tidende*,

datée du 8 mai ; l'enveloppe contenait une coupure de *Politiken* sur laquelle on avait écrit : « Revenue aujourd'hui d'Italie où nous l'avions envoyée au mois de janvier dernier. » Donc M. Kirkeby avait répondu et cette réponse m'avait déjà été adressée en janvier ; elle ne me parvenait qu'en juin !

Je lus l'article et mon premier mouvement fut de suivre le sage conseil qu'un vieux professeur de Svendborg donnait à ma classe quand nous rentrions chez nous : « Et si vous rencontrez des garçons de l'école primaire et qu'ils vous lancent des injures, ne vous fourvoyez pas avec eux ! » Mais cependant il nous arrivait souvent de nous fourvoyer avec les garçons de l'école primaire et parfois nous revenions chez nous victorieux.

J'insère ici l'article de M. Kirkeby et risque ma peau (1).

(1) Pour mon instruction et celle du lecteur, j'ai ouvert le « Livre bleu » de Krak (le Vapereau danois) et j'y ai cherché des renseignements sur M. Kirkeby et sur ce qu'il a fait. J'y ai trouvé qu'il était né en 1884, qu'il avait été étudiant à partir de 1903, qu'il avait passé deux ans à Christiania, une année à Stockholm, qu'il avait été à Paris en 1910-11, dans les Balkans en 1912-13. Depuis 1907 il collabore à *Politiken* et en 1915 il a publié un livre sous ce titre « Grands moments ».

UNE BONNE CAUSE ET SON MAUVAIS SERVITEUR

OU L'ATTAQUE DE M. KIRKEBY

FEUILLETON DE *Politiken :*

Une bonne cause et son mauvais serviteur

La Cloche Roland de Johannès Joergensen dont on n'examinera pas ici la valeur esthétique a été plus d'une fois déjà jugée au point de vue éthique. Ainsi M. Erik Schlaikjer écrit ironiquement au sujet de ce livre que « par sa noble pensée il n'est surpassé par aucun témoignage dans la littérature calomniatrice ennemie ». Je retire l'impression suivante des vastes prémisses posées par M. Carl Gad : « Sa façon de travailler est déloyale et ses conclusions fausses ; l'attaque n'est pas honnête ; du pur galimatias ; un mauvais livre, un livre qui fait du mal, et

qui, au nom du bien public, doit être combattu. »

M. Johannès Joergensen n'a pas pris garde à ces jugements et tranquillement il a inondé le pays de ses vingt éditions. A présent seulement il relève certaines expressions de ma chronique où, parlant de quelques livres de guerre, je disais que, dans *la Cloche Roland*, il avait « déformé les faits ». M. Joergensen me demande des preuves. J'ai longtemps attendu qu'un meilleur spécialiste des détails difficiles qui se rattachent à la question « Belgique » prenne la parole avec l'autorité qui manque à quelqu'un qui n'y est pas particulièrement initié. A présent que je vois que cela n'arrive pas, je suis décidé à faire mon devoir comme homme.

*
* *

Il ne s'agit pas ici de juger la violation du droit (pour se servir de l'expression originelle du chancelier) commise par l'Allemagne lorsqu'elle attaqua la Belgique. Mais il faut que l'examen de toutes les circonstances qui la provoquèrent et des événements qui se rattachent au premier mois de guerre soit entrepris avec des armes si honnêtes et si équitables que les

vrais amis de la Belgique doivent arrêter Johannès Joergensen lorsque, du haut de ses vingt éditions, il demande de poursuivre tranquillement sa campagne au nom du malheureux pays. Donc on ne parle pas ici pour ou contre la Belgique. Autre temps, autres affaires. Il ne s'agit que de M. Joergensen.

*
* *

A la page 27, il fait trois falsifications sur un seul point. Les savants allemands veulent rejeter l'accusation que les soldats allemands auraient tué de propos délibéré d'innocents civils belges, et détruit leurs propriétés. Ils soutiennent au contraire que ce n'est que pour se défendre contre les embûches de la population belliqueuse qu'ils auraient fait des exemples et auraient fusillé des bourgeois; forts de leur foi, ils écrivent : « Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie et aux biens d'un seul citoyen belge, sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime. » Mais Joergensen traduit déjà la première phrase inexactement lorsqu'il écrit : « Il n'y a pas le moindre des biens, pas la vie d'un seul Belge qui ait été kaput, etc... » Naturellement, la vie

et les biens sont kaput dans une guerre, mais il s'agit de savoir jusqu'où est allée la violence contenue dans cette accusation : « porté atteinte ». Il traduit la seconde phrase aussi faussement : « Mais naturellement quand les soldats allemands ont été forcés de se défendre », et il termine ainsi avec son ironie qui sonne faux : « Ah! ah! c'est donc les Belges qui ont été les bandits qui ont attaqué et qui ont pénétré dans la maison! » Finalement, il fait le calcul logique : Un bon vieux monsieur d'Anvers a eu sa maison détruite par le bombardement; naturellement, c'est un hasard; l'artillerie, qui est à un mille de la ville, ne pressent même pas la maison que peuvent atteindre ses obus, mais Joergensen fait retomber sur les Allemands ce malheur qui est « donc » arrivé parce que ce bon vieux monsieur, d'un endroit caché, a tiré sur les paisibles Allemands, achevé les blessés et tué les médecins dans leur fonction de miséricorde. Joergensen a connu ce vieillard et il ajoute avec subtilité : « Oui, les apparences sont trompeuses; c'est un bonheur que j'aie pu échapper vivant de sa maison! » Si ce n'est pas un enfant de dix ans ou un faible d'esprit qui fait ainsi trois falsifications sur un seul point, c'est un jésuite.

A la page 41 et aux suivantes, l'esprit céleste de M. Joergensen triomphe. En Allemagne, à tort ou à raison, on a cru que c'était la Russie qui avait provoqué la guerre, en décrétant secrètement une mobilisation calculée pour faire *tôt* ou *tard*, de compagnie avec la Serbie, une guerre contre l'Austro-Allemagne. *Tard*, cela voulait dire quand la mobilisation russe serait achevée et que la France et l'Angleterre, d'après les conventions, prendraient part à la guerre. L'Allemagne décida que ce serait *avant* et il importe peu qui, sur le papier, a déclaré la guerre. (Parce qu'en 1870, ce fut la France que Bismarck contraignit à déclarer la guerre à l'Allemagne, ce n'est cependant pas la France qui en a la responsabilité.) Là-dessus les savants allemands écrivent : « Seulement, lorsque de grandes puissances qui guettaient aux frontières de trois côtés, nous attaquèrent, seulement alors nous tirâmes l'épée. » Un lecteur ordinaire se mettrait à chercher quels sont ces trois assaillants, en examinant le but de la mobilisation russe et le caractère des conventions entre la France et l'Angleterre, mais Joergensen s'entend aux recherches historiques ; il prend une carte et calcule quels sont les trois ennemis dont il s'agit et qui guettent aux frontières. Pas le Danemark.

Pas la Russie, parce que c'est l'Allemagne qui lui a déclaré la guerre. Pour la même raison, ni l'Angleterre non plus; l'Angleterre fut bien la première à déclarer la guerre, mais elle n'a pas de frontière commune avec l'Allemagne. Donc, la puissance qui guettait était la Belgique. On imprime de nos jours de pareilles sornettes. On imprime même cela à vingt éditions.

Les Allemands affirment qu'ils ont des preuves que la France et l'Angleterre voulaient pénétrer en Belgique, et que c'eût été un suicide de ne pas les précéder. Au lieu de s'efforcer de prouver les honnêtes desseins de la France et de l'Angleterre, M. Joergensen prête à l'Allemagne le raisonnement suivant : « Sur un banc il y a un porte-monnaie; si je ne le prends pas, un autre le prendra. Donc nous violons la neutralité belge. » Mais, voilà ce qu'ils se dirent : « Sur un banc il y a un revolver; si nous ne le prenons pas, d'autres le prendront pour nous tirer dessus; donc nous prenons le revolver. » On peut sans doute discuter ce raisonnement. Il me semble tout à fait certain que la violation de neutralité en elle-même ne peut se discuter; mais en tous cas on ne peut se mêler à la discussion en prêtant à l'adversaire des raisonnements idiots qu'il n'a jamais tenus.

Le chancelier de l'Empire allemand, M. de Bethmann-Hollweg, fit au Reichstag, en décembre 1914, un discours et il y parla d'une lettre de l'ambassadeur anglais à Paris dans laquelle il était dit qu'immédiatement avant que la guerre éclatât l'Angleterre avait promis à la France son aide contre la flotte allemande. Le chancelier ajouta, en énumérant les conditions que l'Angleterre posait : « De la neutralité belge il ne fut pas question. » Et, en effet, on n'en parle pas. La lettre est publiée dans le « livre bleu » anglais et on peut trouver plus loin dans ce document quelques remarques indifférentes sur la neutralité belge à propos de tout autre chose. Mais l'ingénieux Joergensen, pour qui la fin justifie les moyens, trouve là le moyen de tuer le chancelier. « N'est-il pas question de la neutralité belge ? » demande-t-il. « Est-ce une incompréhensible et impardonnable négligence pour la vérité, ou est-ce une indifférence indigne et immorale pour la vérité ? Si je compte bien, je trouve soixante-quatre mots là dessus. Donc, M. de Bethmann-Hollweg a fait un faux témoignage. »

Donc M. Joergensen là aussi a déformé les faits.

Les Allemands ont trouvé à Bruxelles des

documents où il est question de l'aide militaire à la Belgique; ils ont même découvert une chemise sur laquelle sont écrits ces mots un peu compromettants : *Conventions anglo-belges.* Il est possible que cette suscription soit un faux (pour moi c'est parfaitement indifférent), mais écoutez comment M. Joergensen, page 76, prouve qu'elle est truquée : « Puisqu'il est dit qu'un des documents a été trouvé par les Allemands au Ministère de la Guerre, et l'autre au Ministère des Affaires étrangères, ils ne peuvent avoir été mis dans la même chemise avec cette indication *conventions* au pluriel. Les deux raisonnements qui se dressent contre cette finasserie pommée sont les suivants : Est-ce qu'un des deux documents n'avait pas été momentanément emporté? Et secondement n'est-on pas autorisé à écrire sur son album *timbres* quand il n'en contient encore qu'un seul? »

Pour réduire la défense des Allemands contre les accusations de violence, de meurtres prémédités, de pillage et d'autres choses semblables, M. Joergensen dit, page 98 (1) : « Les preuves allemandes sont généralement vagues; elles demeurent dans l'indéterminé; il n'y a pas

(1) Page 105 de l'édition française.

ou il y a rarement désignation de lieu; on ne donne pas le nom des personnes dont il est question. » Le « livre blanc » allemand qui contient 200 dépositions faites sous serment, dans les formes du droit, avait déjà paru lorsque la première édition du livre de Johannès Joergensen fut publiée. Il peut avoir été de bonne foi quand il l'a écrit, mais même si les retards de la poste l'ont empêché de corriger son texte, cela fait mal juger de sa moralité qu'il ait pu laisser se multiplier à vingt éditions une aussi grave accusation qu'aujourd'hui il sait être injuste.

Pour anéantir plus sûrement les témoignages allemands, il donne en exemple un officier allemand, évidemment assez borné, qui avec la méfiance des premiers temps de la guerre croit à tort que certains tuyaux des maisons belges sont des meurtrières disposées systématiquement, ce qui semblerait prouver que la guerre de guérilla était préparée. D'autres jetteraient ce témoignage stupide dans la corbeille à papier. Au contraire, M. Joergensen écrit triomphalement : « On ne peut mieux se convaincre de la faiblesse de la cause allemande qu'en constatant qu'elle se sert de pareils défenseurs. » Ce perfide raisonnement est d'ailleurs fait aussi après la publication des 200 témoignages.

En revanche tout aussi indigne est la façon dont il se sert des témoignages belges dont il écrit au contraire : « Si jamais des documents historiques ont quelque valeur, ce sont ceux-là... » « Je prends dans ce grand dossier un récit » ; enchanté au delà de toute mesure de cette finesse, il la renforce : « un seul », ajoute-t-il. On peut pardonner à un journaliste d'être aussi superficiel, mais pas à un historien qui d'une chaire de morale parle comme un apôtre de la seule vérité.

Je me suis déjà trop étendu, mais il me faut encore donner une dernière preuve des méthodes d'altération de Joergensen (pages 128-129) (1). Les Allemands disent qu'ils ont trouvé à Louvain « une population furieuse » (*eine rasende Einwohnerschaft*). Joergensen contreprouve cette affirmation en racontant que Louvain est « peuplé de fonctionnaires, de rentiers, de retraités, de prêtres, de religieux et de religieuses... Quiconque une fois dans sa vie s'est assis dans un cercle de famille à Louvain ne peut s'empêcher de rire en lisant cette accusation. » Voilà une preuve historique. Johannès Joergensen a, un soir, bu une tasse de thé dans

(1) Pages 144-145 du texte français.

une paisible villa de Louvain entre des rentiers et des retraités et, pour cette raison, il pense pouvoir affirmer que certains cercles de la population sous l'influence du désespoir de la guerre n'ont pas employé des moyens désespérés. Johannès Joergensen qui, par suite de sa vocation, souhaite de devenir un jour compté parmi cette classe de gens casaniers qu'il nomme là, donne, quoique personnellement loin des effrois de la guerre, à chaque page de son livre, la preuve que ces retraités, plus que d'autres, sont inspirés par la fureur et la démence.

*
* *

Nous aussi, en Danemark, nous avons observé les signes qui accompagnent la panique de la guerre et qui s'appellent les bruits mensongers. Il y eût des semaines en 1914 où, à Copenhague, un homme sur deux croyait que son voisin avait chez lui des enfants belges avec les mains coupées. A présent il nous faut voir plus clair et nous souvenir qu'il y a un demi-siècle le Jutland fut une Belgique envahie par le même ennemi; nos pères ont-ils parlé de violences, de meurtres, de vols? Le seul acte contraire au droit des gens que nous repro-

châmes à l'adversaire ce fut, à ma connaissance... le vol de quelques chevaux à Mors. Même celui dont le cœur ne bat pas pour les Puissances centrales a le devoir de parler quand à présent les saints sèment les racontars pour récolter la haine. Non pour l'amour de l'Allemagne, mais pour l'amour du Danemark.

Anker Kirkeby.

LA RÉPONSE DU MAUVAIS SERVITEUR

Avant que je ne commence à passer en revue les arguments de M. Kirkeby, je suis tenté de passer en revue ses injures. Elles courent sous sa plume et il en a un vaste choix. Elles ont pour la polémique une certaine valeur; celui qui ose les employer avec tant de force doit être sûr de son affaire, ainsi raisonne un public naïf. Je ne vois cependant pas que M. Kirkeby en m'injuriant ait vraiment prouvé quelque chose si ce n'est son manque de culture. Je puis en dire autant d'un M. Carl Gad, cité par lui, inconnu de moi, dont « les larges prémisses », selon l'extrait en question, semblent plutôt consister en grossièretés. D'après les renseignements contenus dans notre dictionnaire des contemporains, M. Kirkeby aurait vécu long-

temps à Paris ; il doit se souvenir que le ton de la presse française est différent, celui des journaux italiens également. Un Danois a honte de trouver dans sa langue maternelle un pareil argot d'apache.

Après cela j'examinerai, point par point, les véritables accusations de M. Kirkeby, étayées par lui d'arguments. Je reproduirai d'abord le passage de son texte et le ferai suivre de mon commentaire. Ayant donné tout l'article, comme je l'ai fait, je ne pourrai pas être accusé d'opérer sur des phrases détachées du contexte; en tous cas mes lecteurs ont sous la main le moyen de contrôler mes paroles.

Première accusation

« M. Johannès Joergensen n'a pas pris garde à ces jugements (de Schlaikjer, de Gad et de Kirkeby) et tranquillement, il a inondé le pays de ses vingt éditions. A présent seulement il relève certaines expressions de mes articles. »

Première réponse

Ce n'est pas que je n'aie pas pris garde à ces jugements; ils n'ont pas atteint mes oreilles. Ni M. Schlaikjer ni M. Gad ne m'ont envoyé leurs attaques, comme c'est pourtant la coutume parmi les journalistes. Je ne pouvais donc pas relever plus tôt l'attaque de M. Kirkeby qui a paru *un an après la publication de la Cloche Roland*. Je n'avais donc pas de raison de cesser « d'inonder le pays de ses éditions », comme le dit M. Kirkeby dans son jargon.

Deuxième accusation
Et deuxième réponse

M. Kirkeby a longtemps attendu qu'« un meilleur spécialiste » de la question Belgique se levât contre moi. Il voit que ce n'est pas arrivé. Il est obligé de se dévouer lui-même, il est obligé de « faire son devoir comme homme ». « Il faut examiner cette question avec des armes si honnêtes et si équitables que les vrais amis de la Belgique doivent arrêter Johannès Joergensen ». Par conséquent, comme « homme », peut-être même comme « véritable ami de la Belgique », M. Kirkeby commence par prouver que je ne suis pas honnête, et il prend un point, à la page 27 de *la Cloche Roland*. Un seul point, mais qui contient trois falsifications.

La première falsification. — Il est dit dans le célèbre manifeste « *Es ist nicht wahr* », au paragraphe 3 : « Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie et aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la

dure nécessité d'une défense légitime. » « Joergensen, déclare M. Kirkeby, traduit déjà la première phrase inexactement lorsqu'il écrit : « Il n'y a pas le moindre des biens, pas la vie d'un Belge qui ait été Kaput »..... Naturellement la vie et les biens sont Kaput dans une guerre, mais il s'agit de savoir jusqu'où est allée la violence dont il est parlé dans cette accusation : porté atteinte. »

En d'autres termes, Joergensen a d'abord donné une traduction inexacte et puis, semble-t-il, il a demandé aux Allemands cette chose extraordinaire de faire la guerre, sans faire de mal à un seul homme ni sans détruire une seule chose, tellement M. Joergensen est perfide, ou idiot, ou les deux à la fois. Et ce n'est là qu'un point, page 27.

J'avoue que j'ai été surpris de trouver que ma traduction (exacte ou inexacte) du troisième : « Es ist nicht wahr » pouvait se trouver déjà à la page 27 de mon livre, quand toute la discussion des six « faux témoignages » commence à la page 37. J'ai quelque droit d'être étonné. A la page 83 (quatre-vingt-trois) de *la Cloche Roland* (1), je trouve justement pour la première

(1) Page 87 de la traduction française.

fois le texte allemand et au-dessous la *traduction* suivante *tout à fait correcte* : « Il n'est pas vrai que nos soldats aient attenté à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge, sans y avoir été forcés par la plus amère nécessité. » A quelques mots près ma traduction est la même que celle de M. Kirkeby dans *Politiken*. Pour rendre la chose tout à fait claire je rapproche les deux textes :

KIRKEBY

Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte aux biens ni à la vie d'un seul citoyen belge sans que la plus amère nécessité ne les y ait contraints.

JOERGENSEN

Il n'est pas vrai que nos soldats aient attenté aux biens ni à la vie d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la plus amère nécessité.

C'est sur la base de cette traduction tout à fait correcte qu'est écrit tout le passage dont il s'agit. D'où M. Kirkeby tire-t-il le courage de m'accuser ainsi : « Mais Joergensen traduit déjà la première phrase inexactement? » Il va chercher à la page 27 ou plutôt 28, c'est-à-dire, dans l'in-

troduction où j'exprime l'hésitation que j'éprouvai d'abord en face des affirmations contradictoire des deux côtés, et surtout le doute que provoquèrent en moi les déclarations trop absolues que firent les Allemands de leur innocence. C'est là que je donne la traduction citée par M. Kirkeby et aucun lecteur — honnête, dirons-nous — ne peut penser que cette traduction doive être prise au sérieux. Même cette expression d'étudiant, « être kaput », indique le contraire. Est-ce que M. Kirkeby n'aurait vraiment pas vu que la traduction dont il s'agit se trouve plus loin? N'est-il vraiment pas allé jusque là? On le croirait presque, car il reste à examiner ce point de la page 27 (qui d'ailleurs est la page 28). C'est là aussi qu'il trouve la

Seconde falsification. — « Il (Joergensen) traduit la seconde phrase aussi inexactement : « Mais naturellement quand les soldats allemands ont été obligés de se défendre », et il termine ainsi avec son ironie qui sonne faux : « Ah! ah! C'étaient donc les Belges qui ont été les bandits qui ont attaqué et qui ont pénétré dans la maison! »

Ici je réponds comme j'ai répondu pour la première « falsification », qu'il ne s'agit point

d'une traduction. Il s'agit de rendre les premières et vagues impressions que reçoit celui qui, sortant d'un tout autre monde de pensées, se trouve plongé au milieu des documents de la guerre et cherche à s'y retrouver. Et « l'ironie qui sonne faux » et déchire si désagréablement les oreilles de M. Kirkeby, ce n'est pas à moi qu'elle appartient. Elle a caractérisé les Allemands du jour où ils ont commencé à écrire dans leurs journaux et dans leurs brochures sur « la cruauté belge, » et qu'ils ont appelé les Belges des « chacals » et des « hyènes ». L'ironie était dans le sens même du mot « sanguinaire » et, comparée à celle-ci, toute autre ironie sonne faux. Mais M. Kirkeby croit-il que l'on puisse soutenir sans ironie que les Belges étaient « les brigands qui attaquaient »?

Enfin *la troisième falsification* est celle-ci : « Joergensen insinue que les Allemands ont bombardé la maison de son vieil ami d'Anvers sous prétexte que le bon vieux monsieur, d'un endroit caché, a tiré sur les paisibles Allemands. » A cette occasion, M. Kirkeby prouve avec une clarté lumineuse que l'artillerie ne pressent pas quelle maison ses boulets peuvent atteindre et que par conséquent mon raisonnement est

faux. « Si ce n'est pas un enfant de dix ans ou un faible d'esprit qui fait ainsi trois falsifications sur un seul point, c'est un jésuite, » conclut-il gentiment.

Mais j'ai aussi peu « fait » cette troisième falsification que les deux premières. Il n'y a pas dans *la Cloche Roland* ni à la page 28, ni nulle part ailleurs, que la maison de mon vieil ami a été bombardée justement *parce* qu'il, spécialement *lui*, avait tiré, etc..... J'ai seulement établi le lien entre les deux choses, comme les Allemands eux-mêmes l'ont établi, à savoir que leurs ravages en Belgique étaient une conséquence nécessaire des « violations belges du droit des gens ». M. Kirkeby ne doit pas oublier, et il nous faut le lui rappeler, que c'est particulièrement contre les habitants d'*Anvers* que le gouvernement allemand, au milieu d'août 1914, dirigea des accusations à faire dresser les cheveux sur la tête; ils avaient maltraité « bestialement » les Allemands présents et on demandait à haute voix des comptes à la Belgique pour « ce sang innocent (1) ». Cette accusation est étendue par les 93 *à toute la population belge*. Et une aussi monstrueuse affirmation, n'a-t-on

(1) *Wahrheit über den Krieg* (Berlin, 1914), page 61.

pas le droit de la traiter avec l'ironie qui est ici à peine suffisante?

Ce sont donc trois falsifications que j'aurais faites sur un point, et je n'en ai pas fait *une*.

M. Kirkeby m'a accusé d'avoir traduit inexactement. J'ai traduit *mot à mot* comme lui. Je n'ai pas été plus ironique que ne le voulait une ironie aussi *colossale* que celle de l'Allemagne invoquant le droit des gens contre la Belgique. Et je n'ai pas « prêté aux Allemands quelqu'autre pensée » que celle qu'ils avaient véritablement, c'est-à-dire qu'ils étaient de pauvres agneaux paisibles (*unser friedlicher Heer*) au milieu des loups dévorants.

Qu'à cette occasion, M. Kirkeby m'appelle « faible d'esprit » « enfant de dix ans » ou même « Jésuite » (je l'en remercie d'ailleurs), c'est son affaire. Chaque oiseau chante sa propre chanson. Mais il fera bien une autre fois de lire un peu plus loin que la page 28 d'un livre qu'il veut attaquer. Ou s'il a lu plus loin, qu'il veuille bien parler de ce qu'il y a vu ensuite. Ce n'est pas inconciliable avec ce qui est de « faire son devoir comme homme ».

Troisième accusation
Troisième défense

M. Kirkeby arrive à la question de savoir jusqu'où l'Allemagne avait raison — et a raison, — quand elle a déclaré — et déclare encore — que la guerre lui a été imposée. C'est la fable des « grandes puissances ennemies qui guettaient aux frontières et qui attaquèrent l'Allemagne. »

Pour M. Kirkeby, cette question semble encore ouverte au jour d'aujourd'hui. Dans *la Cloche Roland*, j'ai répondu à cette affirmation fausse et mensongère, d'une attaque venant de trois côtés, comme de telles sornettes (pour citer M. Kirkeby) le méritent. Je m'en suis moqué et, en réalité, M. Kirkeby est aussi d'accord avec moi quand il écrit : « L'Allemagne fut..... par suite des circonstances, celle qui, sur le papier, déclara la guerre la première ». A mon avis, il n'est pas possible d'être à la fois celui qui, sur le papier, a déclaré la guerre le premier et d'être celui qui a été attaqué de trois côtés. Mais il y a une chose à laquelle mes forces

intellectuelles ne suffisent plus. M. Kirkeby fait un parallèle avec 1870 où la France fut forcée par Bismarck de déclarer la guerre : ce n'est donc pas la France qui en a la responsabilité, s'écrie M. Kirkeby. Je n'en sais rien, ma foi, mais ce que je n'ignore pas, c'est que la France en a supporté les conséquences.

Mais les 93 célébrités allemandes, les célèbres 93 Allemands, doivent être et seront sauvés à tout prix. Même leur absurdité la plus manifeste — la phrase sur les trois ennemis qui guettaient, qui, chacun de leur côté, tombèrent sur l'Allemagne — même le plus osé de tous les mensonges, le serviable M. Kirkeby veut le leur remorquer au port. Ah! dit-il, c'est seulement cette bête de Joergensen qui ne peut pas lire entre les lignes — ou ne peut lire qu'entre les lignes. En tous cas, il ne lit plus l'allemand, sans quoi il devrait savoir qu'une chose est l'écorce du mot, une autre le sens, le noyau intérieur. Et lorsque les 93 déclarèrent qu'une grande puissance « qui guettait depuis longtemps aux frontières de trois côtés attaqua notre peuple..... », il est clair comme le soleil pour le lecteur ordinaire (disons le lecteur ordinaire de *Politiken*) que de pareils mots ne devaient pas être pris au pied de la lettre, mais qu'ils signi-

fiaient seulement que *la Russie, la France et l'Angleterre, un jour, dans un avenir plus ou moins éloigné,* avaient l'intention *d'attaquer l'Allemagne.* M. Kirkeby est très fier parce que je n'ai pas saisi un sens aussi clair à ses yeux. « Un lecteur ordinaire, écrit-il, se mettrait à chercher quels sont ces trois assaillants, en examinant le but de la mobilisation et le caractère des conventions entre la France et l'Angleterre. » Il faut donc que je me considère comme un « lecteur *extraordinaire* », car ce ne m'est vraiment pas arrivé. Mais il me semble aussi que les 93 Allemands sont des écrivains *extraordinaires,* qui ne savent pas la grammaire, qui à la place du conditionnel et du futur passé « j'aurais été attaqué » se servent du passé indéfini « j'ai été attaqué ».

Et quand Joergensen, ce pauvre extraordinaire Joergensen, de l'obscur discours sur une Allemagne attaquée, a tiré cette conclusion que, puisque l'Allemagne déclarait qu'elle avait été attaquée, c'était la Belgique qui l'avait attaquée, et lorsque Kirkeby, Dieu soit loué, ce Kirkeby tout à fait ordinaire, du haut de sa grandeur, expédie cette interprétation par le mot de « sornettes », il devrait faire un peu attention de ne pas se trouver en contradiction

avec ses amis de l'autre côté de l'Eider. Lorsque nommément, pendant l'été dernier, l'Allemagne fit savoir au monde quelles étaient ses conditions de paix, elle y introduisit un paragraphe tout à fait remarquable. *Elle y demandait, de la part de la Belgique, des garanties pour que ce qui était arrivé en août 1914 ne se répétât pas.* Je le dis une seconde fois, car la façon dont l'Allemagne tourne la vérité la plus simple est à peine croyable : l'Allemagne *demandait de la part de la* Belgique des garanties *pour que ce qui était arrivé en août 1914 ne se répétât pas.*

Pour le lecteur ordinaire, comme pour le lecteur extraordinaire, il eût semblé plus juste que l'Allemagne eût donné des garanties à la Belgique. Mais le prompt M. Kirkeby a probablement, comme Loke dans Thrymskviden (1), une explication sous la main, et avec une mine de supériorité, il m'apprendra qu'un enfant la

(1) Un des chants de la Vieille Edda qui contient une scène où Thor se déguise en jeune fiancée pour ravoir son marteau que lui a dérobé Thrym, le roi des géants. Comme celui-ci s'étonne que sa fiancée avale un bœuf, huit saumons et trois barils d'hydromel, le rusé Loke répond qu'elle n'a rien mangé depuis huit nuits ; et lorsque le géant demande pourquoi elle a les yeux si perçants, Loke réplique encore qu'elle n'a pas dormi depuis huit nuits tant elle aspirait à le voir. (Note du traducteur.)

pourrait comprendre. Ce pourquoi l'Allemagne veut avoir des garanties, c'est que la Belgique, *une autre fois, ne se défendra pas quand l'Allemagne aura besoin de passer chez elle.*

*
* *

L'histoire des conventions secrètes entre les puissances de l'Entente dirigées contre l'Allemagne ont toujours été le point précis où, en dernière instance, se sont réfugiés les défenseurs de l'Allemagne. Ce fut donc en vain que, par exemple, l'auteur de *J'accuse*, dans un exposé détaillé, prouva que ni la Russie, ni la France, ni l'Angleterre ne voulaient la guerre, et qu'il refit sa démonstration en l'approfondissant dans son nouveau livre, *le Crime* (Lausanne, 1917). Les avocats de la Germanie répondent seulement avec un rusé sourire : « Non, cela, *nous* le savons, car les puissances de l'Entente n'étaient pas du tout préparées à la guerre ; mais les conventions existaient. »

Cette affirmation toujours répétée finit par faire de l'impression, et elle provoqua une déclaration dans la Chambre française des députés, le 1er juin 1917. M. Ribot se trouva autorisé à dire : « Nous savons avec quelle au-

dace énorme on lance les affirmations les plus scandaleuses. Ne dit-on pas qu'il y aurait eu, avant la guerre, des pièces démontrant qu'il y avait eu des conventions secrètes entre la France et la Russie, non pour la paix, mais pour la guerre? *C'est une infamie.* »

Bien, bien, dira un sceptique, que valent les paroles d'un homme d'Etat? Je répondrai à cela que ces mots, de juin 1917, demeurent si nets qu'il faudrait être plus que sceptique pour en douter. Depuis le jour où ils ont été prononcés, la Providence qui conduit la guerre selon ses desseins et non d'après les nôtres, a envoyé deux des amis de l'Allemagne, Zederblom-Lenin et Bronstein-Trotsky, dans les archives les plus secrètes du gouvernement russe et leur a permis de les publier. Pourquoi n'ont-ils pas trouvé ces conventions secrètes qui pouvaient seules donner à la conduite de l'Allemagne une apparence de justification? Evidemment *parce qu'elles n'existaient pas* (1).

(1) Par contre le malheur de la destinée a voulu que l'on trouvât et publiât un autre document qui montrait comment l'Allemagne, cinq années seulement avant la guerre (mai 1909), avait été sur le point de sacrifier sa précieuse alliée l'Autriche. Ce document était le projet d'un accord germano-russe par lequel, dans un paragraphe 3, l'Allemagne promettait de ne pas autoriser l'Autriche à faire d'autres conquêtes dans les

***

Mais supposons que les conventions invoquées par M. Kirkeby existent. Supposons qu'un matin nous lisions dans les journaux : *Découverte des conventions secrètes entre les puissances de l'Entente. La guerre contre l'Entente décidée pour 1925*. C'est alors que le raisonnement de M. Kirkeby au sujet du revolver pourrait s'appliquer. La Belgique, ainsi ont raisonné les Allemands en 1914, d'après M. Kirkeby, est un revolver chargé qu'en 1925 (ou à une autre date) on braquera contre notre poitrine. Nous prenons donc le revolver et nous tirons ! (La comparaison va assez mal et il me semble que celle dont je me suis servi dans *la Cloche Roland* où j'ai parlé d'un porte-monnaie bien rempli était meilleure. En tout cas les Allemands ont bel et bien empoché le porte-monnaie. Mais laissons en paix les comparaisons de M. Kirkeby.)

C'est, sans aucune image, une *guerre pre-*

Balkans. Dans le cas où cependant l'Autriche le tenterait, la Russie non seulement pourrait *mobiliser*, mais elle pourrait même *envoyer des troupes en Autriche* sans que l'Allemagne regardât cela comme une raison de secourir son alliée (*casus fœderis*). Voir le *Corriere d'Italia* du 28 novembre 1917.

ventive, qui, pour M. Kirkeby, est justifiée. « On voulait nous attaquer, nous avons donc été *forcés* d'attaquer les autres. »

Oui, ma foi, s'écrie indigné l'auteur de *J'accuse,* « menace, nécessité, telles sont les paroles » ; et il ajoute : « Le voleur de grand chemin est aussi menacé, d'une certaine manière, et en état de légitime défense, lorsqu'il a assailli un promeneur solitaire et que soudain il découvre que des hommes armés viennent à son secours. Il combat alors aussi pour sa liberté et son existence à la vie à la mort. En ce sens, l'Allemagne s'est trouvée en état de défense (1). »

Et avec une non moins amère ironie, « cœleste » ironie, pour employer le langage de M. Jean de Kirkeby (2), un autre Allemand libéré et courageux, Hermann Fernau, s'écrie dans son petit livre, *Gerade weil ich ein Deutscher bin...* (Précisément parce que je suis Allemand...) : L'idée d'une guerre préventive ne peut en aucune façon être discutée et c'est une honte qu'au xx[e] siècle il y ait encore des

(1) *J'accuse,* page 173.

(2) Allusion à la pièce de Holberg intitulée *Jean de France* où le Molière danois a ridiculisé un jeune Danois qui singe maladroitement la langue et les manières françaises. (Note du traducteur.)

hommes qui la défendent sérieusement et scientifiquement. Et c'est honteux pour nous Allemands qu'il y ait eu précisément de nombreux Allemands pour s'en faire les champions...

« Au xxe siècle il ne doit sous aucun prétexte y avoir deux morales, l'une pour les citoyens, l'autre pour les états et leurs chefs. Machiavel est mort, mort pour toujours ! Un peuple, un état, une dynastie sont, de nos jours, soumis aux mêmes lois morales que les individus. Ils doivent se conduire comme des gens honnêtes, et s'ils ne le font pas ils seront dénoncés devant les tribunaux au nom de la morale publique, tout comme le sont des bandits dans la vie privée. Pour leur défense ils ne doivent pas invoquer d'autres raisons que celles qui sont valables devant les tribunaux...

« Jusqu'où n'irions-nous pas si nous voulions nous servir de la conception de l'acte préventif pour excuser un état qui déclare la guerre ? Toutes nos conceptions modernes de la culpabilité, de la responsabilité, du droit et du châtiment seraient anéanties. Il n'est pas alors de voleur ni d'assassin qui ne puisse affirmer qu'il a dû voler et tuer, parce qu'il savait nettement que, sinon, sa victime (qui portait un revolver à

sa ceinture ou de n'importe quelle autre façon, se montrait soupçonneuse) l'eût attaqué...

« Un instant de réflexion suffit pour voir qu'avec le concept de *guerre préventive on entre* dans l'illimité et que si un état peut se défendre devant les tribunaux en invoquant cette raison, il n'y a plus de crimes mais des actes que les gens s'imaginent inspirés par la nécessité... »

Et, ici, l'écrivain allemand dirige son ironie contre un auteur certainement très estimé par *Politiken*, le professeur Schiemann qui, dans son livre *Ein Verleumder*, (un calomniateur), Berlin 1915, a répondu à *J'accuse*.

« Celui qui, comme par exemple le professeur Schiemann, a le triste courage de répondre au livre *J'accuse* : Oui, j'avoue que l'Allemagne a déclaré la guerre, mais il nous fallait devancer nos voisins, celui-là mériterait que l'on brulât sa maison sur sa tête, puis qu'en souriant moqueusement on lui expliquât « Que pouvais-je faire? Je vous soupçonnais depuis longtemps, vous me paraissiez un fameux sournois! Des gens qui ne me plaisaient pas allaient et venaient chez vous. Et du reste, oui je le dis, je ne pouvais attendre que la conjuration que vous tramiez contre moi ait abouti, et par pré-

voyance je vous ai devancé... Du reste, tôt ou tard, il y aurait eu un choc entre nous, c'était dans l'air. Donc ce que j'ai fait était nécessaire, amèrement nécessairement nécessaire. » (1)

C'est ainsi que deux Allemands traitent la théorie du gouvernement allemand sur la guerre de nécessité et la guerre préventive. Et si M. Kirkeby malgré cela ne comprend pas, je lui présenterai la situation suivante.

L'auteur de *la Cloche Roland* est retourné à Copenhague après plusieurs années d'absence et il s'est établi à Copenhague. D'aimables amis lui montrent tout ce qu'il ne connaît pas parce que cela a surgi pendant qu'il était au loin, le tunnel de *Noerrevold*, par exemple, et peut-être, à l'occasion, M. Anker Kirkeby. L'auteur de *la Cloche Roland* observe M. Kirkeby et trouve qu'il a l'air désagréable, sinistre, enfin l'air d'un homme dont on peut tout attendre. L'auteur de *la Cloche Rolana*, qui a pour le moins des dispositions aussi paisibles que l'armée allemande (*unser friedlicher Heer*), cherche autant que possible à éviter le désagréable et sinistre M. Kirkeby. Il arrive cependant qu'un soir l'auteur de *la Cloche Roland*, revenant tard d'une

(1) Ouvrage cité, pages 50 et suivantes.

visite chez des amis, découvre marchant devant lui dans la rue M. Kirkeby. Le voilà... c'est lui... aucun doute... Ces larges épaules, cette carrure haute et puissante, c'est lui, c'est lui, c'est M. Kirkeby lui-même ! Et comme il va lentement, on dirait qu'il attend... naturellement il a reconnu mon pas... peut-être même a-t-il vu dans le miroir incliné d'une boutique que c'était moi... Pourquoi sa main se rapproche-t-elle de sa poche d'une façon si singulière ? Le *revolver*... naturellement c'est le revolver qu'il va tirer. Et aucun agent de police, ni près ni loin. Un instant encore et Kirkeby se sera retourné et aura fait feu... et je serai la proie certaine de la mort... Mais Dieu me garde, je ne suis pas sans armes, j'ai aussi un revolver... Vite le revolver, tout de suite, tout de suite avant que Kirkeby ne puisse tirer, avant qu'il ne se soit seulement retourné... Un éclair, un craquement, Anker Kirkeby tombe... Je me défendrai devant le tribunal en lisant son propre article et s'il y a parmi les juges beaucoup d'hommes qui partagent les idées de M. Kirkeby, je serai acquitté et on pourra classer l'assassinat que j'aurai commis parmi les actes préventifs accomplis sous la pression de la nécessité.

Quatrième accusation.

Réponse.

Quand je déclare que dans le document du « livre bleu » anglais qui porte le numéro 148 il y a 64 mots sur la neutralité belge, M. Kirkeby dit que l'ingénieux M. Joergensen, pour qui la fin justifie les moyens, là aussi a faussé les faits.

Dans l'ardeur qu'il a à me crier : « jésuite » M. Kirkeby hors d'haleine *n'a même pas eu le temps de bien lire*. Il dit que le document que j'ai cité porte le numéro 48. Non, mon bon garçon qui ne peux encore lire couramment, c'est le n° 148 que j'ai cité, cent-quarante-huit (*Cloche Roland*, page 75). (1) Et il y a là, que M. Kirkeby puisse trouver l'endroit ou non, maintenant comme auparavant, depuis « *Il m'a demandé* » jusqu'à « *l'ambassadeur allemand* », 64 mots. Soixante-quatre mots, Monsieur Kir-

(1) Page 71 de l'édition française.

keby ! C'est ennuyeux à la fois pour cette fin qui justifie les moyens et pour la falsification des faits par M. Joergensen ! M. Joergensen n'a certainement rien falsifié, M. Kirkeby ! Par contre je ne sais pas ce que l'on pensera de M. Kirkeby qui, dans le « livre bleu, » au document 48, a trouvé « quelques remarques » tout à fait insignifiantes sur la neutralité de la Belgique. Il n'y a nommément *aucune* réflexion sur la neutralité de la Belgique, ni insignifiantes ni autres. En d'autres termes, M. Kirkeby bavarde, et bavarde très haut, avec assurance, sans le moindre pressentiment de ce dont il parle. Involontairement l'on se demande s'il n'est qu'un mannequin et si ce n'est pas un autre qui est par derrière et qui tire les fils ? Mais cet autre... pourquoi n'est-il pas plus instruit ? Bien... c'est une affaire entre M. Kirkeby et son *manager*.

Cinquième accusation
Avec la réponse aussi

Et nous en arrivons à présent aux célèbres *Conventions anglo-belges*, à la *pièce de résistance* de tous les avocats de l'Allemagne.

« Quand les princes veulent la guerre », a dit ce grand connaisseur de l'humanité et ce grand contempteur de l'humanité qu'était Frédéric II, « qu'ils commencent seulement, ils trouveront toujours un habile professeur pour prouver qu'ils ont raison. »

Pendant cette guerre il n'a pas manqué d'habiles professeurs ni d'habiles journalistes qui n'ont que désiré fournir les preuves que l'Allemagne avait la raison de son côté. Qu'il y ait dans les pays de langue allemande de pareils journalistes, c'est juste ; qu'il y en ait dans les petits pays neutres qui sont exposés tous les jours à partager le sort de la Belgique, c'est honteux. Et certainement M. Kirkeby n'a pas l'excuse — très basse — comme certains journalistes des

pays de l'Entente, d'avoir été payé pour faire les affaires de l'Allemagne. Il a travaillé gratis, par sympathie...

Il est possible, commence par admettre M. Kirkeby, « que la suscription un peu compromettante, *Conventions anglo-belges*, soit un faux ». Mais, ajoute-t-il dans une parenthèse et sur un ton de supériorité, « du reste, même authentique, elle m'est tout à fait indifférente. »

Elle n'a en tous cas pas paru indifférente aux Allemands, ils en ont trop fait état. Les deux documents, qui étaient dans la chemise, n'étaient pas si compromettants ; on n'avait pas fait « d'accroc » à la neutralité parce qu'en 1906 et 1912 des officiers belges et anglais avaient examiné les mesures militaires à prendre dans le cas où l'Allemagne attaquerait. Les Allemands l'ont si bien senti que dans leur traduction officielle des deux documents ils ont un peu tiré sur la corde et ont fait de *conversations*, *conventions*, et d'autres petites falsifications de ce genre qui furent effacées dans les dernières traductions (1).

Mais l'enveloppe avec la suscription, non seu-

(1) Voir Ferdinand Passelecq, l'*Altération officielle des documents belges* (Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1916) et un article des *Dagens Nyheter* (Stockholm), 11 mars 1915.

lement « un peu », mais très compromettante, *Conventions anglo-belges !* « De quel autre témoignage avons-nous besoin? » La *Gazette de l'Allemagne du Nord* la publia en fac-simile, et tous les Pharisiens d'Allemagne déchirèrent leurs habits en criant : On pouvait donc traiter la Belgique comme on voulait!

Pour M. Kirkeby il est donc indifférent que la chemise fût authentique ou non..... Pourtant pas tellement qu'il ne donne deux preuves de son authenticité. Aucune des deux ne me convainct. On peut supposer, comme il le dit, qu'on a pu prêter un des documents. Mais alors la chemise, conformément aux bonnes habitudes bureaucratiques, en eût porté la marque. Et la comparaison avec l'album de timbres, la prendra-t-on au sérieux? Naturellement j'écris sur mon album *timbres* au pluriel parce que j'ai dessein de collectionner des timbres ; je n'achète pas un album pour un timbre. Mais quand un gouvernement fait une convention avec une puissance étrangère, pense-t-il donc aussi : « Il en viendra d'autres! Ecrivons plutôt tout de suite *Conventions,* au pluriel? » Oui, c'est ce que je demande?

Du reste il y a eu un peu de flottement dans la chose jusqu'à ce que la *Gazette de l'Alle-*

magne du Nord ait déterminé ce qu'il y avait sur la dite enveloppe. Dans le numéro du 13 octobre 1914 on annonçait qu'on avait trouvé à Bruxelles un « carton » sur lequel était écrit: *Intervention anglaise en Belgique*. Le 25 du même mois fut publié en fac-simile une « chemise » avec la suscription : *Conventions anglo-belges*. Comme on avait fait remarquer au journal ce désaccord, il expliqua qu'il y avait eu un carton et une chemise, la chemise dans le carton. On ne publia pourtant jamais le fac-simile de ce qui était écrit sur le carton et on l'oublia peu à peu. Du reste, depuis que *la Cloche Roland* a paru, je me suis fait une théorie plus innocente au sujet de l'origine de la chemise. Tout d'abord on n'a pas voulu faire un faux. L'officier allemand qui a trouvé les deux documents les a mis dans un carton qu'on avait préparé pour cela, et de sa main il a écrit dessus les fameux mots, avec l'a gothique et le g gothique qui sont tellement significatifs et la boucle qui témoigne d'une si rayonnante satisfaction. Par mégarde ou volontairement on a, en haut lieu, pris la suscription comme l'œuvre d'une main belge et on s'en est servi comme d'une preuve bienvenue et décisive. Celui qui l'avait écrite n'a pas osé protester.

Mais comme l'a dit le Suisse Carl Spitteler, que penserait-on d'un homme qui d'abord en attaquerait un autre, le terrasserait et après le fouillerait pour trouver le papier au moyen duquel il ternirait son honneur?

Sixième accusation et sixième réponse

« Le livre blanc allemand, dit M. Kirkeby, avait déjà paru lorsque la première édition du livre de Johannès Joergensen fut publiée. Il peut avoir été de bonne foi quand il l'a écrit..., mais cela fait mal juger de sa moralité qu'il ait pu laisser se multiplier à vingt éditions une aussi grave accusation qu'aujourd'hui il sait être injuste. »

On est un peu désorienté de voir le mot « Moralité » pris sérieusement dans « Politiken » dont la tâche, du moins autrefois, était de « relâcher les valeurs morales », de « se moquer de la morale », d' « abaisser la morale »... Maintenant « Politiken » représente donc, non seulement les plus grandes lumières, mais aussi la morale la plus élevée... Bien... « Conversion d'Arlequin ! »

Mais la morale est une arme dangereuse pour qui en joue, surtout quand on n'en a pas l'habi-

tude, et M. Kirkeby se blesse en la maniant. Il me reproche donc de n'avoir pas pris garde au livre blanc allemand qui contient 200 dépositions faites sous serment, dans les formes du droit — et là-dessus je parlerai tout de suite. Il ajoute :

« Pour anéantir plus sûrement les témoignages allemands, il (Johannès Joergensen) donne en exemple un officier allemand évidemment assez borné » (M. Kirkeby écrit un danois singulier; il veut dire que « comme exemple » je cite l'officier dont il s'agit) qui, avec la méfiance des premiers temps de la guerre, croit à tort que certains tuyaux des maisons belges sont des meurtrières disposées systématiquement, ce qui semblerait prouver que la guerre de guérilla était préparée. D'autres jetteraient ce témoignage stupide dans la corbeille à papier. Au contraire, M. Joergensen écrit triomphalement : « On ne peut mieux se convaincre de la faiblesse de la cause allemande qu'en constatant qu'elle se sert de pareils défenseurs. » « Ce perfide raisonnement est fait aussi après la publication des 200 témoignages. »

Donc, j'aurais dû jeter au panier le témoignage de l'officier allemand assez borné. D'autres l'auraient fait, assure M. Kirkeby. Peut-

être, mais ceux qui ne l'ont pas fait, ce sont Messieurs :

Paul DEHN, écrivain, de Berlin ;

DRECHSLER, directeur de l'Institut américain à Berlin ;

Le député du centre Mathias ERZBERGER ;

Le professeur docteur FRANCKE, de Berlin ;

Le docteur ERNST JÆCKH, de Berlin ;

Le député socialiste chrétien et pasteur NAUMANN.

Le député et membre du Landtag prussien, comte von OPPERSDORFF ;

Le comte REVENTLOW, écrivain, de Charlottenbourg, près Berlin.

Le chargé de cours à l'école supérieure de commerce à Berlin, docteur Paul ROHRBACH.

Le directeur de la *Dresdner Bank*, le docteur SCHACHT, de Berlin.

Ces dix personnages, qui représentent des cercles importants de l'intelligence allemande et qui appartiennent aux nuances politiques les plus variées, ont publié le 20 septembre 1914 l'ouvrage cité par moi dans *la Cloche Roland*, *Die Wahrheit über den Krieg* (La vérité sur la guerre), chez E. S. Mittler et fils, Berlin, 168 pages. Et dans cette défense, éditée par des Allemands de haute situation, « ce stupide

témoignage » (pour citer M. Kirkeby), était solennellement publié. Devais-je donc le jeter dans la corbeille à papier? Et n'était-ce pas justifié lorsque j'en tirai la conclusion qu'on ne se servait de pareilles preuves *que parce qu'on n'en avait pas de meilleures?* C'est au sujet de preuves de ce genre, c'était au sujet des preuves contenues dans *Die Wahrheit über den Krieg* que j'ai écrit : « Les preuves allemandes sont généralement vagues..., etc., etc. »

Mais *à présent*, nous avons donc « le Livre blanc » allemand, « 200 dépositions faites sous serment dans les formes du droit », j'aurais dû y avoir égard!

J'ai fait observer tout d'abord que le « Livre blanc » allemand a paru en mai 1915, que c'est ce mois-là que l'Italie est entrée en guerre, que j'ai écrit *la Cloche Roland* au mois de juillet 1915 et qu'à ce moment toute correspondance, tout envoi postal pour l'Allemagne ou d'Allemagne avait *cessé*. La simple raison pour laquelle je continuai à inonder le pays des éditions de *la Cloche Roland*, — comme M. Kirkeby s'exprime élégamment — est qu'*aucun nouveau document allemand ne me parvint* et que ma « moralité » ne pouvait rien objecter si je conservais mes idées à l'égard des sources qui m'étaient accessibles.

Enfin « Le livre blanc » allemand avec son titre somptueux : *Die Voelkerrechtwiedrige Fuehrung des belgischen Volkskriegs* (1), m'atteignit. C'est ce seul titre qui fit que Valdemar Vedel (2), d'après ce qu'il a raconté dans un article, irrité, jeta le livre loin de lui. Je fus plus calme. J'étudiai le « Livre blanc. »

Je ne fus pas le seul à adopter mon point de vue. Ce fut aussi celui du gouvernement belge. Et ses conclusions se trouvent dans un « Livre gris » belge, publié le 1er mai 1916 sous ce titre : *Réponse au Livre blanc allemand du 10 mai 1915,* que je recommande à l'attention de M. Kirkeby — puisqu'il est un « véritable ami de la Belgique, » n'est-ce pas? Peut-être même qu'il pourrait traduire le livre en danois?

Il va de soi que je ne puis donner ici de longs extraits d'un ouvrage aussi détaillé et aussi compliqué que doit l'être nécessairement un livre qui répond par une suite de réfutations à une suite d'accusations. Je transcrirai seulement *deux* témoignages venant de deux personnes, entre autres, qui ne se sont pas senties convaincues par les « 200 dépositions faites

(1) *La conduite de la guerre populaire belge contraire au droit des gens.*

(2) Critique danois.

sous serment dans les formes du droit ». Un de mes témoins est un neutre éminent, le professeur hollandais Struycken, membre du ministère hollandais. L'autre témoin est le gouvernement belge.

Le professeur hollandais écrit (dans la revue *Van onzen Tijd,* année 1914-1915, n° 45) :

« Si l'on cherche à s'expliquer pourquoi le Livre blanc allemand sur tant de points ne vous convainct pas, on découvre comme raison essentielle que le livre, pour justifier les cruelles représailles exercées contre des civils belges, apporte trop peu de témoignages directs de témoins des événements. Ce qui nous est offert consiste trop en une collection de suppositions, de conjectures, d'affirmations qui ne sont étayées qu'imparfaitement sur des bases scientifiques. Il est incroyable que les personnes à qui l'enquête a été confiée, un *Kriegsgerichtsrat,* un *Oberkriegsgerichtsrat,* parfois un *Amtsrichter* ou un *Oberamtsrichter,* s'en soient contentés. Car la lecture de chaque témoignage suggère un grand nombre de questions ; s'il n'y est pas répondu il semble impossible de se former un jugement exact, et pourtant ces questions n'ont pas été posées aux témoins. Un grand nombre de militaires qui ont été impli-

qués dans les affaires, semblent devoir être appelés à apporter un témoignage qui serait de la plus haute importance; on voudrait bien qu'ils fussent entendus; mais on chercherait en vain leur témoignage dans le « Livre blanc ». La possibilité que la population soit coupable n'est pas du tout exclue; mais que les autorités militaires de Berlin aient été satisfaites d'une pareille manière de conduire l'enquête et qu'elles regardent ouvertement les preuves publiées comme valables, cela fait trembler, quand on pense aux preuves dont des officiers et leurs subordonnés se sont contentés, dans la chaleur du combat, à Dinant, à Aerschot, dans Louvain incendié, et dans tant d'autres lieux de la malheureuse Belgique, pour prononcer et exécuter des jugements contre des milliers de citoyens.

« *Man hat geschossen* (on a tiré) : ce mot était le mot d'ordre habituel pour tuer et détruire. Au sujet de ces coups, on s'attend à ce que le « Livre blanc » contienne des témoignages directs certifiant que des personnes civiles ont tiré. Dans un combat furieux comme celui qui a eu lieu entre la population civile et l'armée, il doit y avoir des centaines de témoins qui ont eux-mêmes constaté les faits. Malgré cela on pré-

sente comparativement peu de témoins qui rapportent quelque chose de direct sur ces thèmes ; et leurs constatations ont été généralement faites dans de telles conditions qu'elles couraient le risque de présenter peu de garanties ; tel est le cas pour ceux qui, par exemple, ont vu des formes sombres tirer sur les toits par les vasistas des toits, ou des arbres, ou qui ont vu que l'on tirait sur des soldats qui passaient des caves ou des soupiraux des caves à hauteur du sol. Pour ce qui est des villes d'Andennes et d'Aerschot, il n'est pas apporté un seul témoignage direct. En général l'accusation repose sur des déclarations basées sur ce qu'on a entendu dire à d'autres, ou sur des suppositions comme celle-ci : « C'est des maisons qu'on a tiré, surtout des trous de lucarnes et des ouvertures du toit », « le crépitement du fusil n'était pas semblable à celui du fusil allemand », « il me parut que c'étaient les balles d'un fusil de chasse, » « de légers nuages de poussière et de fumée sortaient du toit, » « il n'y avait plus de soldats belges ou français », ou encore « il ne pouvait y avoir personne. » Quand on songe que les troupes allemandes vivaient dans une frayeur continuelle d'être attaquées par la population civile sur qui étaient répandues les légendes les

plus fantastiques de trahison et de cruauté, que beaucoup de localités étaient à peine ou n'étaient qu'en partie évacuées par les Belges et les Français, que les soldats allemands habitaient dans des maisons dispersées, qu'un seul coup et l'idée que c'était un civil qui avait tiré faisaient que les soldats dans la rue bombardaient sauvagement les maisons de leurs fusils et de leurs mitrailleuses, de sorte que les officiers avaient toutes les peines du monde à les faire cesser, il est impossible de donner à de pareils témoignages une importance décisive, même si l'on ajoute : *Es waren bestimmt Zivilisten,* et on est donc forcé d'attendre des témoignages directs. » (1)

(1) Pour l'état de fureur presque démente où vivait l'armée allemande pendant l'invasion de la Belgique, voir J. van Langenhove : *Comment naît un cycle de légendes. Francs-tireurs et atrocités en Belgique* (Paris et Lausanne, 1916). Les troupes avaient été excitées par les histoires de bandits de la presse allemande. Même un journal catholique comme la *Gazette populaire de Cologne* était inondé d'histoires qui montraient l'inhumanité et les cruautés des Belges et pendant une semaine, du 7 au 14 août, elle donnait une suite d'articles (pas moins de 18 !) avec des titres tels que ceux-ci : « La sauvage Anvers », « La persécution contre les Allemands à Bruxelles », « Les brutes en Belgique », « De la sauvage Belgique », « Les inhumains Anversois », « Les Barbares belges, » « La terreur liégeoise ». Tous ces articles (la presse en fourmillait) excitaient les soldats allemands en décrivant les souffrances que les civils allemands avaient dû endurer dans les

Telle est la critique que fait le savant hollandais du « Livre blanc » allemand et des preuves qui, pour M. Kirkeby, semblent données « conformément au droit ». On peut certainement, sans danger de se tromper, marcher d'accord avec le professeur Struycken.

On pourrait encore faire remarquer que le « Livre blanc » allemand est des plus incomplets. Il observe un silence absolu sur la petite ville de Tamines par exemple où, d'après le rapport belge, sur 5.700 habitants, 336 civils furent tués et 78 blessés. Il en est de même pour les communes de Soumagne (165 civils tués sur une population de 4.750 âmes) et de Ethe (197 civils tués sur une population de 1.800.) Le « Livre blanc » ne parle d'ailleurs pas de la destruction presque complète des villes de Visé et de Termonde ni des massacres qui, toujours d'après les sources belges, ont eu lieu à Liége,

villes belges citées ci-dessus avant qu'ils n'aient pu en sortir au moment de la déclaration de guerre. Les enfants auraient été estropiés, les femmes traînées nues à travers les rues et, vivantes, déchirées en morceaux..... Plus tard la presse allemande dut reconnaître qu'en réalité le tout s'était limité à des désordres dans les rues, et qu'aucun sujet allemand n'avait perdu la vie (*Berliner Lokal Anzeiger* du 29 mars 1915, *Berliner Tageblatt* du 9 avril 1915.) Mais c'était alors trop tard, la semence sanguinaire était jetée et avait porté ses terribles fruits. (Note de Johannès Joergensen.)

Namur et toute une suite de petites villes, de bourgs et de villages.

Tout le monde est libre de comparer les deux séries de documents, contenus dans le « Livre blanc » allemand, et dans le « Livre gris » belge. On dira que le gouvernement belge n'est pas un témoin impartial. Je réponds : le gouvernement allemand non plus. Mais du reste, pour quiconque a parcouru les deux livres, il n'y a pas de doute sur celui des deux ouvrages où se trouve un vrai désir d'atteindre la vérité et celui où ce désir ne se trouve pas, celui où les cartes sont mises sur table et celui où l'on triche sous la table. Et c'est pourquoi j'apporte comme second témoin, après le savant neutre, *le gouvernement belge lui-même*. Ayant examiné un à un tous les cas présentés par le livre belge, il arrive au résultat suivant :

« Jamais l'Allemagne ne se lavera de l'opprobre qui pèse sur elle. Dès les premiers jours de l'invasion, ont été rapportés des récits de scènes de violence et d'ivresse, de ruées sur les caves, de déprédations de tout genre, d'actes indescriptiblement orduriers, de pillages éhontés ; les officiers laissaient faire, s'ils ne prenaient part eux-mêmes aux excès. Les massacres et les incendies commencèrent presque tout aus-

sitôt, ordonnés et exécutés sur un plan méthodique.

« Le gouvernement allemand est responsable de la conduite de ses troupes; ses armées ne sont-elles pas les plus disciplinées du monde? Les 93 savants et artistes allemands n'ont-ils pas à ce point confiance dans cette discipline qu'ils n'ont pas hésité à se déclarer spontanément solidaires de tous les actes des soldats allemands en niant, dans leur manifeste du 2 octobre 1914, qu'il ait été porté atteinte, sans nécessité absolue, à la vie et aux biens d'un seul bourgeois belge? C'est la rigueur même de cette discipline qui rend écrasante la responsabilité encourue par les chefs suprêmes de l'armée allemande, violateurs conscients des règles du droit international, ordonnateurs des massacres et des dévastations, et protagonistes des méthodes de terrorisation (1). »

Ainsi parle, après la publication du « livre blanc » allemand et après un examen sérieux, profond et lent des 200 témoignages faits sous serment qui semblent avoir convaincu M. Kirkeby (mais était-ce si difficile?), ainsi parle en 1916 comme en 1914, le gouvernement belge au

(1) Livre gris, page 57.

sujet des violences allemandes. Il ne parle pas comme celui qui écrit ces lignes, « du haut de vingt éditions » (M. Kirkeby ne peut oublier les vingt éditions !), mais il parle du haut du rocher de Sainte-Adresse où se dresse le phare puissant dont la lumière se répand dans la nuit, franchit la Manche pour arriver en Angleterre, suit la Seine pour arriver à Paris, traverse les Alpes pour arriver au Capitole et l'Océan pour arriver au Capitole du Nouveau Monde..., et monte au nord jusqu'à un petit pays qui sait amèrement ce que c'est que de combattre contre un ennemi plus puissant.

Il ne sert de rien que M. Kirkeby et ses pareils — il y en a dans tous les pays — au pied du rocher, se donnent pour « les vrais amis de la Belgique » et trouvent qu'à présent on a assez parlé des crimes de l'Allemagne ; car c'est bien là le sens de l'article de M. Kirkeby. Les lecteurs de *la Cloche Roland* peuvent être tranquilles : on ne les a joués avec aucune espèce d'altération de faits et ils prendront la dernière et la plus basse des insinuations de M. Kirkeby sur la Belgique et spécialement sur Louvain (les retraités qui bien plus que d'autres sont entraînés par la fureur) pour ce qu'elle est, une expression du besoin intérieur

de M. Kirkeby de disculper à tout prix ses chers Allemands.

Quiconque a lu *la Cloche Roland* sait qu'à l'endroit critiqué par M. Kirkeby (pages 128 et 129) (1), je ne veux pas autre chose que donner une impression générale, personnelle, mais préalable de la population de Louvain, et après cela, ce que M. Kirkeby tait prudemment, viennent cinquante pages de « preuves historiques ». Si en juillet 1915 j'avais eu les études belges parues deux ans plus tard (le 26 juillet 1917) sur les événements de Louvain (*L'armée allemande à Louvain en août 1914 et le Livre blanc allemand du 10 mai 1915*, Port-Ville, Seine-et-Oise, 1917, 165 pages), j'aurais mené ma démonstration d'une façon bien plus précise. Mais on peut remédier à ce qui y manque, par exemple si M. Kirkeby veut encore, toujours à titre de « véritable ami de la Belgique », traduire cet ouvrage en danois. Je ne rapporterai qu'un seul des nombreux renseignements que donne cette enquête belge, nommément que l'homme qui a dirigé l'enquête allemande à Louvain et à qui sont dues les annexes 1 à 14 du « Livre blanc » allemand, que cet homme, le

(1) Pages 143, 144 de l'édition française.

Feldkriegsgerichtsrat, Docteur Ivers, le 29 novembre 1916, a été condamné à neuf mois d'emprisonnement pour tentative d'extorsion de fonds.

Pendant le procès, son défenseur affirma qu'il était alcoolique à un très haut degré et qu'il souffrait d'un « manque de sens moral » (*Berliner Tageblatt*, 30 novembre 1916).

« C'est à un homme pareil », écrivait la revue hollandaise *Van Onzen Tijd* dans son numéro du 26 mai 1917, « que fut confiée la direction de nombreux débats devant des conseils de guerre en Belgique et en France, ainsi que l'enquête à Louvain. En entendant le tribunal déclarer dans son jugement que, pour la mesure de la peine, compte a été tenu à Ivers de son activité pour la patrie, qui ne frémit en songeant au sort des pauvres Belges dont le jugement d'un homme semblable a eu à décider? » (1)

(1) Page 164

ENVOI

Et là dessus je dis adieu à M. Anker Kirkeby. Je parcours encore une fois son article... : je crois que « le Mauvais serviteur d'une bonne cause » n'a rien laissé passer, rien oublié....

Non, il y a encore une petite chose ! M. Kirkeby dit : « Tout aussi indigne... est sa (ma) manière de se servir des témoignages belges dont il... écrit : « Si jamais des documents historiques ont quelque valeur, ce sont ceux-là... Je prends dans ce grand dossier un récit... un seul ! » On peut pardonner à un journaliste d'être aussi superficiel, mais pas à un historien. »

La façon « indigne » dont je me sers des témoignages belges, cela veut dire, pour M. Kirkeby, que je les tiens pour des témoignages trop authentiques et trop véridiques. Il semble que

cela devrait m'être permis tout autant qu'il est permis à M. Kirkeby de trouver les témoignages allemands « conformes au droit ».

Et quand M. Kirkeby me reproche d'être « superficiel » parce que je me suis contenté de citer un — *un seul* — des rapports belges, il fait comme d'habitude avec mon livre, il ne se donne pas le temps de lire plus loin. C'est page 120 (1) que, de tout ce grand dossier, je ne prends qu'*un seul* récit, parce que naturellement il me paraît typique. Mais à la page 135, *après* ce récit, je dis :

« On sait que ce qui est arrivé à Surice *n'est pas un cas unique*. Au contraire, *c'est un cas entre des centaines*. La route qu'ont suivie les Allemands à travers la Belgique est marquée sur toute la longueur de cadavres et de foyers incendiés. Le procédé est *partout le même* (2). »

*
* *

Pourquoi alors m'accuser d'être superficiel? Pourquoi m'attaquer? A quoi tend, à quoi tendrait l'attaque de M. Kirkeby?

(1) Page 121 du texte français.
(2) Page 135.

Le but est clair. La diffusion de *la Cloche Roland*, l'influence de *la Cloche Roland* était trop grande en Danemark. Il fallait la diminuer et pour cela les injures ne suffisaient pas, ni les injures contre la méthode du livre (« science de camelote »), contre l'auteur du livre (« une gouvernante hargneuse »), et contre le public du livre (« des Madames hystériques »). Il en fallait plus pour « arrêter Johannès Joergensen lorsque, du haut de ses vingt éditions, il demande qu'on lui laisse poursuivre tranquillement sa campagne au nom du malheureux pays ».

A ma connaissance, je n'ai demandé à personne la tranquillité afin de poursuivre cette campagne au nom de quelqu'un ou de quelque chose. Mais assurément je n'ai pas demandé la permission et ne veux pas la demander non plus à l'avenir. Je pense que j'ai autant de droit à défendre la Belgique qu'en a M. Kirkeby à défendre l'Allemagne.

Et en cela je ne fais que suivre, modestement et avec mes humbles moyens, *l'exemple héroïque du gouvernement belge*. L'exactitude et la précision que donne seule une bonne conscience dépouille pièce par pièce les accusations allemandes et finit par les montrer

dans leur néant. Du haut, non d'un fragile tas de livres, mais du haut du roc inébranlable de la vérité et de la justice même, il poursuit « sa campagne au nom du malheureux pays ».

J'écris ces lignes un peu avant Noël. La vallée de Spolète s'étend au loin dans une vapeur mouillée gris-bleu; quoiqu'il ne soit que 3 heures, le jour descend déjà. Et je me rappelle le Noël de l'année dernière que j'ai passé chez des amis belges au Havre et en automobile sur les chemins noirs et humides de la Normandie, sous un ciel qui était gris comme le ciel de Noël en Danemark, entre des champs plats, noirs; dans le lointain, il y avait une lisière de bois noir qui aurait pu être Ermelund ou le hallier d'Ordrup.

Comme nous l'avions fait au printemps, nous visitâmes les colonies belges, un hôpital et une bibliothèque de soldats, une grossière baraque de bois grossièrement construite, mais les salles de lectures étaient agréables, avec des meubles anglais et, sur le plancher, des nattes de tille; dans le grand hall les « Jas » (1), con-

(1) Surnom donné au soldat belge, correspondant à celui de Tommy sous lequel on désigne le soldat anglais.

tents, ornaient un grand arbre de Noël. Nous fîmes — c'était la veille de Noël — cent cinquante kilomètres pour nous rendre avec un chargement de cadeaux de Noël à la colonie scolaire de Sossaye. Deux grandes caisses venant d'Angleterre, quelle joie quand elles furent apportées dans la grande salle! Mais hélas! on s'aperçut bientôt qu'il n'y avait pas assez de cadeaux pour tous..... Il y eut un instant de silence; alors une voix cria d'entre les rangs des grands : « Qu'on les donne aux petits! » On les donna donc aux petits, et les grands..... attendirent une autre fois.

Nous rentrâmes tard. Dans la vieille petite église de Gommerville, les enfants du village étaient justement en train de se confesser; nous profitâmes de l'occasion pour mettre en ordre nos affaires de conscience avant la messe de minuit. Il n'y avait pas d'arbre de Noël à *l'Hôtellerie de Sainte-Adresse*, pas de repas de Noël, même pas une branche de gui ni de houx; c'était un *Noël de guerre*, simple et pauvre comme à Bethléem.

Cependant je reçus mon cadeau de Noël, une petite lettre venue du front belge par la poste. Je l'ouvris; c'était écrit en mauvais danois; il y avait :

« Mon bon Monsieur,

« Je fais mes excuses pour m'adresser à toi. J'ai été heureux de pouvoir lire dans les tranchées le livre de toi. Merci. »

Et au-dessous le nom et l'adresse. — C. 30. Armée belge en campagne.

C'était d'un soldat belge qui, dans les tranchées de l'Yser, avait lu *la Cloche Roland* en danois.

TABLE

IMPRIMERIE ARTISTIQUE « LUX »

131, boulevard Saint-Michel,

PARIS

796 — Imp. Artistique « Lux », 131, boulevard St-Michel, Paris.